

rée.”²² Bien plus que l’agression en soi, ce sont la crainte d’une agression et les mesures maladroitement visant à prévenir cette agression hypothétique qui causent les guerres.

Les risques d’une guerre accidentelle à l’ère nucléaire sont réels. La technologie moderne a radicalement comprimé le temps dont les hommes politiques disposent pour prendre des décisions en cas de crise—les intervalles nécessaires pour mûrir une décision prudente ont été supprimés, à toutes fins utiles. Comme l’a fait observer un auteur, “il est possible que les décisions exigeant justement une longue réflexion parce qu’elles peuvent être lourdes de conséquences doivent être prises dans des délais très serrés.”²³ Du fait de ces contraintes, il est plus probable que les forces nucléaires seront mises tôt en état d’alerte, car les chefs militaires soviétiques et américains tiennent à disposer des délais maximums pour se préparer. Une telle escalade à rebours des niveaux d’alerte serait très difficile à maîtriser, surtout avec les armes nucléaires déployées en première ligne, prêtes à servir (comme c’est le cas en Europe).²⁴

Tous ces dangers méritent une attention immédiate, car une crise du genre décrit ci-dessus est probablement inévitable. John M. Lee, amiral américain retraité, a lancé un avertissement incisif : “Tôt ou tard, à l’occasion d’une crise, un conflit éclatera à cause d’un malentendu, d’un mauvais calcul, d’un geste irresponsable ou de l’attachement aveugle de certains à un quelconque principe ou objectif. Ce jour-là, il ne faudrait pas que nous soyons obligés de compter sur des forces nucléarisées, ayant apprises à employer l’arme nucléaire dès que les forces classiques sont en difficulté et prêtes à appuyer sur le bouton dès la première alerte, car alors elles nous entraîneraient au-delà du point de non-retour.”²⁵ Cet asservissement à l’arme nucléaire que les stratèges qualifient de “dissuasion élargie”—asservissement contre lequel George Kennan nous avait mis en garde en 1950—n’admet pas de solution intermédiaire lorsqu’intervient une crise : c’est tout ou rien. Notre politique, comme l’affirme l’amiral Lee, compte sur l’arme nucléaire et sur la menace d’un suicide mutuel pour empêcher tout conflit d’importance entre l’Est et l’Ouest, et ce à tout jamais. Et si cette menace ne produit pas les résultats escomptés, cette politique ne peut qu’entraîner une catastrophe inimaginable.²⁶ Il est difficile de croire que l’humanité ne peut rien trouver de mieux.

CONCLUSION

Revenons maintenant à notre point de départ, c’est-à-dire aux réflexions de George Kennan. Les armes de destruction massive, soutenait Kennan, nous ramènent en arrière, au-delà des frontières de

la civilisation occidentale, à une conception de la guerre jadis familière aux hordes asiatiques. Elles s’accordent très mal avec tout plan politique visant à façonner plutôt qu’à détruire le mode de vie de l’adversaire et elles vont à l’encontre du principe voulant que les hommes soient en fin de compte responsables les uns des autres, même lorsqu’ils font des erreurs.²⁷ À la différence de la plupart des théoriciens nucléaires, Kennan adoptait une perspective humaniste. Et plus encore, il se plaçait dans la lignée des réalistes qui ont su comprendre les mécanismes du pouvoir et les objectifs humains qu’ils favorisent. La révolution nucléaire a complètement transformé les assises de la politique mondiale, mais elle n’a pas encore débouché sur une évolution de la pensée politique et de la diplomatie internationale.

Stanley Hoffman, un des analystes les plus avertis de la situation internationale actuelle (dans la tradition de Kennan et de Hans Morgenthau), a proposé un remède : “Les penseurs et les hommes d’État, a-t-il dit, doivent s’efforcer de *redéfinir le réalisme*, d’élaborer un ensemble de doctrines qui tiennent compte des sombres réalités de notre globe divisé mais qui, grâce à la coopération et à l’action concertée dans divers domaines, tendent à changer suffisamment les règles du jeu pour que les révolutions et les explosions nucléaires ne risquent plus d’entraîner notre destruction à tous. Un réalisme qui reconnaît les impératifs de la “lutte pour le pouvoir” n’est pas assez. Ce qu’il nous faut maintenant, c’est un réalisme admettant à la fois la lutte *et* l’ordre mondial.”²⁸

Il est désormais essentiel de rechercher un ordre mondial juste et raisonnable. L’arme nucléaire est un des facteurs qui consacrent le nouvel état d’interdépendance entre les nations, car la vulnérabilité universelle est désormais une réalité irréversible. La souveraineté nationale absolue est une notion quelque peu dépassée, car aucun pays n’est en mesure d’assurer seul sa propre sécurité. Aucune solution strictement militaire ne peut résoudre les problèmes engendrés par le pouvoir destructeur des armes nucléaires. Pour survivre, nous devons faire preuve d’une plus grande sagesse politique; nous devons délaissier les menaces au profit de la réconciliation et reconnaître que l’internationalisme est la seule voie susceptible de conduire à un avenir durable dans un monde semi-anarchique formé par une multitude d’États-nations vivant dans la crainte. Bien entendu, les rivalités existeront toujours. Mais dans un monde transformé en poudrière, la concurrence doit absolument s’assortir d’une certaine collaboration et tenir compte davantage des intérêts communs. Une planète dominée par les règles du darwinisme social—ce qui est actuellement le cas—est vouée à un avenir plutôt sombre, si avenir il y a.